

Daniel Dagenais : *La fin de la famille moderne. Signification des transformations contemporaines de la famille*

Renée B.-Dandurand

Volume 14, Number 1, 2001

Égales devant la loi ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/058130ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/058130ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

B.-Dandurand, R. (2001). Review of [Daniel Dagenais : *La fin de la famille moderne. Signification des transformations contemporaines de la famille*]. *Recherches féministes*, 14(1), 118–123. <https://doi.org/10.7202/058130ar>

remarque s'adressant aux chercheuses et aux chercheurs qui privilégient l'aspect qualitatif en général. La stratégie des regards mis en corrélation (interviewer séparément les deux membres d'un même ménage) apporte une contribution indéniable à l'étude de certaines problématiques sensibles aux dynamiques intrafamiliales. Cependant, elle pose la question de la confidentialité de manière particulièrement vive. La méthode utilisée par Côté permet de faire des recoupements entre les remarques formulées par les deux membres d'une même unité familiale. De plus, en annexe, chaque unité familiale est décrite non seulement de manière factuelle mais également avec une évaluation (de la chercheuse, du couple ou des individus ?) de la dynamique intrafamiliale : il est ainsi fait mention de la qualité des rapports au sein de l'unité (jugés excellents, bons ou très tendus). Il semble alors tout à fait possible pour les personnes interviewées de se reconnaître et de prendre connaissance des commentaires de leur ex-conjoint<sup>1</sup>. Aucune précision n'étant faite à cet égard, il nous est impossible de connaître le degré d'assentiment des personnes par rapport à la publication des résultats dans leur facture actuelle. Les méthodes qualitatives, comme les autres méthodes scientifiques, sont tenues de respecter le principe de la confidentialité. Cette exigence est d'autant plus forte que la qualité des premières repose sur le degré d'ouverture des participantes et des participants.

En aucun temps, ces personnes ne doivent faire les frais de cette ouverture et avoir à affronter une augmentation des tensions au sein de leur réseau intime à la suite de la publication d'une recherche à laquelle elles ont participé en toute confiance.

NICOLE BRAIS

Centre de recherche en aménagement  
et développement (CRAD)  
Université Laval

—● Daniel Dagenais

*La fin de la famille moderne. Signification des transformations contemporaines de la famille.*

Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2000, 267 p.

Une certaine forme d'écriture polémique universitaire est sans vie – un mot facile à employer, difficile à définir. Elle est issue du raisonnement, telle une machine qui produit des idées alimentées par d'autres idées et rarement en rapport avec ce qui se passe dans « la vie même ».

Doris LESSING, *La marche dans l'ombre, Autobiographie (1949-1962)*, t. II, Paris, Albin Michel, 1998, p. 338 (commentaire à propos de la *New Left Review*).

1. Déjà placée devant ce type de dilemme, nous avons finalement choisi de traiter le matériel de la manière la plus anonyme possible au risque de sacrifier un peu de la richesse du matériel. Voir Nicole BRAIS (2000), *La dimension géographique de l'articulation vie professionnelle/vie familiale: stratégies spatiales familiales dans la région de Québec*, thèse de doctorat, Québec, Département de géographie, Université Laval, 440 p.

Voilà un ouvrage très ambitieux, autant par son objet que par sa démarche qui tente de « reconstruire l'idéal-type de la famille moderne » (p. 15) tout en le comparant non seulement à celui des sociétés dites « primitives » et « traditionnelles » mais aussi aux « pathologies de la famille contemporaine ». S'agit-il, comme le déclare l'auteur dans les premières pages, d'un « exercice classique de sociologie de la famille » (p. 19) ? Il faut en douter. D'une part, l'objet d'étude est défini de façon très vaste, prétendant traiter la question sur des siècles et dans tout l'Occident. D'autre part, les approches, points de vue ou interprétations sont multiples. J'en retiendrai trois : une interprétation historico-symboliste qui emprunte à la pensée de Michel Freitag ; une interprétation ouvertement masculiniste qui prend souvent le contre-pied des points de vue féministes ; et une orientation non pas morale mais nettement moralisatrice, surtout quand il est question de la famille contemporaine. À vrai dire, pour qualifier cet ouvrage, qui procède d'une démarche déductive et qui considère « la recherche empirique comme un genre mineur » (p. 196) qui doit être guidé par la « recherche fondamentale » (et bien sûr notamment la sienne), il convient moins de parler de sociologie que de philosophie et, mieux, d'essai polémique. La trame de ce livre est construite non pas tant sur des argumentations que sur des séries de postulats, souvent répétés pour convaincre le lecteur ou la lectrice. Des postulats qui sont loin d'être toujours accompagnés d'une démonstration sociohistorique rigoureuse et convaincante. On pourrait presque dire qu'il faut accepter ou refuser les postulats proposés, comme on le ferait dans un acte de foi.

L'objet central de cet ouvrage est donc de construire le « type familial moderne » qui serait observable en Occident depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 60<sup>1</sup>. Pour ce faire, l'auteur appréhende ce « modèle moderne par opposition aux types historiques antérieurs » (p. 18) et se demande quels modèles de la famille émergent des sociétés « primitives » et « traditionnelles ». Vaste question, réglée en quelques paragraphes : mettez-y un peu de Lévi-Strauss, de Goody, de Flandrin et de Duby, et vous y arriverez. Sans doute anthropologues ainsi qu'historiens et historiennes s'étonneront-ils du caractère sommaire de l'argumentation. Cependant, ne soyons pas tatillonne : nous sommes dans le « théorique » et la « recherche fondamentale » après tout...

Qu'est-ce qui caractérise ce « type familial moderne » et comment se définit-il « en rapport [socio]logique avec la société qui l'a vu naître » (p. 18) ? C'est d'abord un type familial « unifié » ou « unique », car il est le résultat de l'« arrachement des formes familiales à leur infrastructure culturelle » (p. 20). En effet, avec l'époque moderne (du xv<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle), nous assistons, selon l'auteur, à la « fin des identités culturelles » (p. 19) en ce qui a trait à la famille. Voilà un postulat fondamental qui, encore une fois, heurte les vues de l'histoire, de l'anthropologie et de la sociologie. Ce modèle « unifié » a pour caractéristique centrale l'« avènement de la société des individus » et l'« universalisation de l'identité » (p. 19). Cette « individualisation du rapport au monde a refaçonné tous les aspects de la famille » (p. 13). Ainsi, par la

1. On aura deviné que l'épithète polysémique de « moderne » emprunte ici sa signification aux spécialistes de l'histoire qui ont défini par là tout ce qui était nouveau, depuis le xv<sup>e</sup> jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle.

« découverte de l'enfant » (Ariès), la famille moderne est devenue en tout premier lieu « socialisatrice » : cette assertion du sociologue Talcott Parsons, formulée en 1955 pour qualifier la famille américaine de l'époque, vaudrait donc aussi pour les sociétés euroaméricaines des quatre siècles précédents (nouveau postulat qui ne peut être accepté d'emblée). Donc, en « découvrant » l'enfance, « la modernité découvre du même coup l'assomption conjointe de la parentalité » (autre postulat), puis « l'égalisation virtuelle des époux par la médiation (amoureuse) qui fonde leur rapport » (p. 24). Encore un postulat qui n'est pas accompagné d'une démonstration convaincante.

Toutes ces caractéristiques d'un modèle familial moderne apparaissent-elles dès le xv<sup>e</sup> siècle et de façon significative (c'est-à-dire autrement que chez quelques élites de quelque ville occidentale) ? Sur les dates et les circonstances de l'apparition d'un « type familial moderne », il y a lieu de discuter longuement. À l'appui de ses dires, l'auteur cite quelques historiens, en particulier Edward Shorter et Lawrence Stone, dont les ouvrages sont déjà anciens et en partie controversés. Toutefois, les thèses de Dagenais sont démenties clairement par des spécialistes québécois : que ce soit en histoire (Peter Gossage, Danielle Gauvreau) ou du côté de la sociologie de la famille (Denise Lemieux, Roch Hurtubise), ces auteures et auteurs ne fixent-ils pas l'émergence de l'amour conjugal à une époque tardive, qui va jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle pour ce qui est des milieux populaires ? Et le processus d'individualisation des femmes et des enfants (si l'on considère leur accession à l'égalité des droits) n'atteint-il pas son véritable aboutissement dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle ? Pour Dagenais, il semble que ces « détails » aient peu d'importance : « le décalage dans la réalisation effective du modèle [familial moderne] ne saurait constituer une objection quant à la validité du modèle » (p. 20).

C'est donc là une construction plutôt fragile et qui contredit les vues de nombreux spécialistes de la famille. Examinons l'ouvrage autrement. Puisque « le point de vue crée l'objet », selon le célèbre aphorisme de Ferdinand de Saussure, voyons si les points de vue particuliers et parfois inédits que propose l'auteur réussissent à « imposer » son objet.

Dans les chapitres III, IV, V et VI, Dagenais cherche à proposer une *interprétation historicosymboliste* de l'émergence de la famille moderne. Il s'agit d'une « démarche [qui] fait sienne l'exigence d'enraciner les « nécessités » sociologiques de l'identité des sujets qui en sont porteurs [...]. Cette manière d'arrimer les moments subjectifs et objectifs de la socialité ou d'insister sur le moment identitaire de formes historiques de société doit beaucoup à la théorie générale du symbolique élaborée par [Michel] Freitag » (p. 21). Ainsi, le projet de Dagenais consiste à circonscrire « la dynamique identitaire qui est à l'œuvre dans la transformation de la maisonnée en foyer et pas simplement la socialisation de la production » (p. 24) ; son attention est centrée sur « l'apparition d'un rapport subjectif au monde » (p. 63), que l'auteur cherche à placer « en rapport [socio]logique avec la société qui l'a vu naître » (p. 19). C'est là un projet extrêmement intéressant, celui « d'arrimer les moments subjectifs et objectifs de la socialité » (p. 21), qui peut ouvrir sur une vision nouvelle de l'histoire sociale de la famille et qui se place dans la continuité des travaux des spécialistes de l'histoire des « mentalités » et des « sentiments ». Ce sujet est difficile à délimiter cependant, à cause de la rareté des sources (correspondance, mémoires, autobiographie, etc.), qui se restreignent souvent aux milieux lettrés. De plus, la

quête de la « dynamique identitaire », la facette la plus originale de l'ouvrage, laisse constamment la lectrice ou le lecteur sur sa faim. D'une part, parce qu'elle n'est pas servie par une argumentation sociohistorique suffisamment solide pour emporter la conviction ; d'autre part, parce que, en cherchant à développer ce « rapport subjectif au monde », l'auteur néglige largement, malgré ses intentions initiales, de l'harmoniser avec le « rapport objectif », celui « avec la société qui l'a vu naître ». De sorte que ce « rapport subjectif » semble naître *sui generis*.

Un autre point de vue colore l'analyse de Dagenais : même si l'auteur n'emploie jamais l'épithète, il s'agit d'une *approche* nettement *masculiniste*, et ce, sous deux aspects. D'une part, et comme plusieurs auteurs, Dagenais se drape dans les habits d'une approche neutre et universelle et minimise les distinctions de genre. D'autre part, tout à fait ouvertement et à plusieurs reprises, il prend le contre-pied de la pensée féministe, ce qui par ailleurs pourrait ouvrir un débat intéressant si son point de vue était davantage poussé. Voyons quelques éléments de sa position masculiniste.

Au sein du « type familial moderne » que développe l'auteur, les sexes sont d'abord égaux par la médiation de l'amour, car « l'amour permet la fondation d'un monde commun personnalisé ». Les hommes et les femmes de la société moderne « acceptent de soumettre [leur] genre à un accord subjectif », chaque personne acceptant « d'exercer subjectivement son genre pour l'autre » (p. 26). Par exemple, les tâches de ménagère/pourvoyeur sont « entièrement assumées et exercées depuis le rapport amoureux où elles prennent leur sens véritable ». D'ailleurs, « la critique féministe a trop ignoré la générosité réciproque [*sic*] » du rapport ménagère/pourvoyeur (p. 27) : car l'homme de la société moderne « n'a pas un salaire de père de famille mais un salaire d'ouvrier qu'il remet gratis [*sic*] à sa femme, en passant [*sic*] » (p. 122). D'ailleurs, le travail domestique n'existe pas, et les féministes ont ici encore erré : « Personne ne travaille à la maison : ni la femme qui s'active toute la journée, ni le mari quand vient son tour d'y œuvrer gratis [*sic*], en réparant la toiture ou [...] en sortant les poubelles » (p. 247).

Le type familial moderne comporte aussi une « égalisation des époux à titre de parents » (p. 175). La seule différence observable, celle des rôles paternel et maternel, est justifiée par « les fins éducatrices de la famille », une « fin qui [...] dépasse [la différence des sexes] » (p. 96, 97). Peut-on penser que « la consécration de l'autorité paternelle » en vertu du Code civil pourrait faire « de la sphère familiale une sphère de la domination des enfants et des femmes par les hommes » (p. 25) ? Ce n'est pas du tout le cas, selon Dagenais, car « les rapports au sein de la famille apparaîtront comme coutumiers, voire naturels » (p. 25). De toute façon, l'homme ne peut être dominateur dans le rapport conjugal puisqu'il aime sa femme !

Dans le type familial moderne que présente Dagenais, si la division sexuelle du travail est largement neutralisée, les rapports homme-femme sont vus comme « d'abord subjectifs [...] entièrement construits si significativement l'un par rapport à l'autre à partir d'un unique foyer » (p. 28) ; l'homme au travail « accepte de n'y être pas reconnu pour ce qu'il fait [...] [et alors] le masculin se pense comme un déni du genre et le féminin se construit comme genre par excellence » (p. 29 et 151). Ici, il est difficile de suivre l'auteur dans ses postulats. Celui-ci affirme en fin de compte qu'« aujourd'hui la distinction des genres [a] perdu son fondement sociologique » (p. 249). D'où « l'absurdité des gender studies » (p. 132) et le « ridicule » des théories

féministes de « considérer que les femmes à la maison sont assujetties politiquement et exploitées économiquement » (p. 248).

Autant de négations de la pensée féministe et d'affirmations de l'« égalité » des femmes et des hommes laissent bouche bée. On se demande même si elle traduisent un point de vue masculiniste exacerbé, ou bien une naïveté, un idéalisme déconcertants qui rappellent, à propos du genre, certaines élucubrations saint-simoniennes au sujet des inégalités sociales.

La même attitude se retrouve dans la dénonciation tout à fait *moralisatrice* (presque doctrinaire) des « pathologies » et des « aberrations » de la famille contemporaine, « résultat de l'éclatement de la famille moderne à l'œuvre depuis une trentaine d'années » (p. 20). Le portrait qui est tracé dans le dernier chapitre sur la famille contemporaine est si impressionniste et si général que l'on ne sait trop qu'en dire. Ce qui frappe d'abord, c'est l'alarmisme des termes employés : aberrant, pathologique, symptôme, crise, déboussolé, déconstruit, chamboulement, désarroi et « atteinte à notre humaine condition » (p. 210). La famille contemporaine « manque de figure d'autorité » (p. 204), ce qui donne lieu à une « génération d'enfants suffisants, méprisants et arrogants à l'égard des adultes et de leur monde » (p. 205). Nous vivons dans une « société en manque d'enfants » (p. 206), ce qui permet à l'auteur d'affirmer que « toutes les sociétés occidentales font face à un problème de natalité et doivent adopter des mesures populationnistes » (p. 208). Cette nostalgie déroutée, ce dogmatisme surprend. Par sa méconnaissance de la diversité des perspectives qui caractérisent les sociétés contemporaines, l'auteur contredit les vues du postmodernisme, dont il semble pourtant se réclamer. Par ailleurs, sa position alarmiste est sans doute propre à séduire certains spécialistes de la vulgarisation médiatique qui n'attendent que ce genre de propos pour nourrir leur information-spectacle.

À la question de savoir « quel rôle pratique le mouvement des femmes a-t-il joué dans le chambardement récent de la famille et quelle est la portée plus générale de la remise en question des genres ? » (p. 238), Dagenais réplique que « la question est difficile ». La réponse, elle, est évasive, et c'est bien le seul sujet sur lequel l'auteur ne prend pas une position tranchée. Il s'attaque cependant à tous les analystes (accusés de « positivisme ») qui ne s'alarment pas, comme lui, des « pathologies » et « aberrations » de la famille contemporaine. Ici encore, Dagenais ne résiste pas à la tentation de susciter la controverse, ce qui colore son analyse et porte souvent atteinte à sa crédibilité.

Quelques remarques pour conclure. Même si elle prétend s'appuyer sur les travaux de quelques spécialistes de l'histoire, de l'anthropologie ou de la sociologie connus, la thèse de Dagenais n'arrive pas à contredire les principales caractéristiques reconnues à propos des types familiaux moderne et contemporain. En tant qu'analyste de la famille, je me pose deux questions. D'abord, plutôt que de situer le type familial moderne « entre le xv<sup>e</sup> et le xx<sup>e</sup> siècle », ne faudrait-il pas en voir la pleine réalisation au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, époque qui correspond à l'âge d'or de la famille et de l'amour romantique (Cherlin) et qui est l'objet des grandes nostalgies de tous les moralistes contemporains ? Le modèle « moderne » tel que le décrit Dagenais, il est là au milieu du xx<sup>e</sup> siècle : bien sûr, on peut en trouver les sources en Occident dans les quatre siècles précédents, mais ce sont là des préfigurations, diversement réparties selon les pays et les milieux sociaux ; il ne s'agit toutefois pas

d'un modèle réalisé et unifié. Ma seconde question est simple : pourquoi l'auteur voit-il dans les « pathologies » de la famille contemporaine en Occident une *rupture* avec le « modèle familial moderne », caractérisé par « l'avènement de la société des individus » ? Pourquoi n'y aurait-il pas plutôt *continuité* entre les modèles moderne et contemporain ? Les processus d'individualisation qui s'instaurent graduellement dans les sociétés occidentalisées sont au cœur des changements profonds que connaît de nos jours la famille. Les parentés électives et multiples qui la caractérisent principalement sont à voir en continuité et pas seulement en rupture avec l'héritage de la modernité qui, selon la définition de Dagenais, est principalement marquée par l'avènement de l'individu. Si cet ouvrage me laisse, comme lectrice, aussi bien déconcertée que contrariée, c'est que dès le premier chapitre j'ai compris que l'intention de son auteur de créer de la polémique l'emportait souvent sur sa démarche de connaissance. Dommage.

RENÉE B.-DANDURAND

INRS-Urbanisation, culture et société

—● Elisabeth A. Johnson

*Dieu au-delà du masculin et du féminin, Celui/Celle qui est.*

Paris, Montréal, Les Éditions du Cerf, Paulines, coll. « Théologie et sciences religieuses. Cogitatio Fidei », 1999, 438 p.

C'est une somme impressionnante de réflexions théologiques que livre Elisabeth A. Johnson dans cet essai consacré à la recherche d'un langage approprié pour parler de Dieu, à la lumière de la réalité des femmes. Le but qu'elle poursuit est de communiquer un propos qui puisse « être compris à l'intérieur de la foi chrétienne » et, en même temps, favoriser une « praxis émancipatrice des femmes et des hommes » (p. 16).

Pour ce faire, elle fait appel au langage contemporain de la théologie féministe chrétienne et au langage traditionnel des écritures et de la théologie classique. Son ouvrage comporte quatre parties qui permettent, dans un premier temps, de situer le discours sur Dieu au croisement d'autres positionnements théologiques ; dans un deuxième temps, de mettre en évidence des matériaux pouvant favoriser un discours émancipateur sur Dieu ; dans un troisième temps, d'explorer une théologie de Dieu élaborée à partir de l'action vivifiante et rénovatrice de l'Esprit comme présence de Dieu dans le monde ; et, dans un quatrième temps, de dégager des symboles féminins ayant la possibilité d'exprimer le pouvoir créateur et relationnel d'un être qui vivifie l'Univers, qui partage sa souffrance, qui le sustente et qui l'étreint.

Au terme de son exploration, elle propose la formule « Celle qui est » comme symbole pouvant le mieux signifier que Dieu n'est pas foncièrement mâle, que les femmes sont vraiment créées à l'image de Dieu et que le recours à des métaphores féminines permet d'exprimer Dieu de manière aussi intégrale et aussi finie que le recours à des métaphores masculines.

Son argumentation très serrée est largement documentée et puise aux sources les plus autorisées de la tradition chrétienne toujours revisitées, par ailleurs, dans